

Précédant la trop lente « Chute de l'ange », « Ryna », une agonie qui se finit bien

Porté par la lunaire Dorothea Pêtre, l'âpre « Ryna » pose ses jalons dans une compétition qu'a plombée la projection de « La Chute de l'ange ».

Son bleu de travail est aussi gris que le Danube auprès duquel Ryna coule une adolescence que leste sa féminité bafouée. Dans l'ombre d'un père alcoolique, la jeune fille fait office de fils, celui qu'il n'aura jamais mais dont il entretient méthodiquement l'illusoire présence. C'est ainsi que sa fille est vouée aux tâches... mécaniques : Ryna bricole les moteurs mais rêve d'un ailleurs, dans une Roumanie sans horizon... Et la noirceur du propos se densifie encore lorsque l'adolescente est violée par l'autorité du village, avec l'assentiment de l'autorité paternelle. C'en est trop, Ryna s'en va. Rideau.

Comme tant d'autres, ce premier long-métrage n'évite pas la tentation du pathos. Mais s'en extirpe par la grâce lunaire de l'actrice Dorothea Pêtre qui habite littéralement ce rôle. « Ryna », c'est aussi l'histoire de la jeune réalisatrice Ruxandra Zenide qui est pour l'occasion retournée dans son pays d'origine, qu'elle a quitté à l'âge de 15 ans. « *Quête*



La réalisatrice suisse Ruxandra Zenide

d'identité, de liberté », ce beau mais âpre film déjà primé à une dizaine de reprises – dont au Festival féminin de Bordeaux – se définit très bien dans l'oxymore de son auteur : « Ryna » ou « une agonie qui se finit bien... »

La lenteur, « à l'extrême »

La soirée s'est poursuivie avec « La

Chute de l'ange », deuxième long métrage du réalisateur turc Semih Kaplanoglu. Une chute interminable. La jeune Zeynep traverse presque sans émotions apparentes un quotidien austère, voire tragique : un travail de femme de chambre dans un grand hôtel, un jeune collègue amoureux mais maladroit, et le soir, entre les tâches ménagères, un huis clos douloureux avec un père incestueux. Tout change lorsqu'elle récupère une valise de vêtements, ceux d'une femme morte récemment dans un accident de voiture. Elle tue son père, le découpe et change la valise en tombeau glissant sur les flots.

Le destin bascule, mais le rythme du film demeure imperturbablement lent : des plans fixes, très longs, très peu de dialogues. Une torpeur générale voulue par le réalisateur, qui privilégie un travail sur la forme, radical : « *J'ai voulu pousser à l'extrême ce côté lenteur, ne jamais changer d'angle dans un plan. Regarder une chose très longtemps permet de la voir telle qu'elle est* ». Sur le fond, le film peut dire certaines choses des femmes turques, mais l'auteur élude : « *Je ne fais que raconter une histoire, la relation d'une jeune fille avec le monde des hommes* ».

A. L. et Y. Dv